

## Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



### Hommes et femmes à la fenêtre

Geneviève Amyot, *Je t'écrirai encore demain*, Montréal, le Noroît, 1994, 120 p., 15 \$.

Monique Deland, *Géants dans l'île*, Laval, Éditions Trois, 1994, 128 p., 16,95

Paul Chanel Malenfant, *Hommes de profil*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994, 92 p., 10 \$.

Hugues Corriveau

---

Numéro 76, hiver 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38380ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1994). Compte rendu de [Hommes et femmes à la fenêtre / Geneviève Amyot, *Je t'écrirai encore demain*, Montréal, le Noroît, 1994, 120 p., 15 \$. / Monique Deland, *Géants dans l'île*, Laval, Éditions Trois, 1994, 128 p., 16,95 / Paul Chanel Malenfant, *Hommes de profil*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994, 92 p., 10 \$.] *Lettres québécoises*, (76), 40–41.

Geneviève Amyot, *Je l'écrirai encore demain*, Montréal, le Noroît, 1994, 120 p., 15 \$.  
Monique Deland, *Géants dans l'île*, Laval, Éditions Trois, 1994, 128 p., 16,95 \$.  
Paul Chanel Malenfant, *Hommes de profil*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994, 92 p., 10 \$.



# Hommes et femmes à la fenêtre

«Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille», disait, en son temps, Baudelaire. Ici, la douleur se dit, en effet, tranquillement, avec cette ferveur propre au recueillement.

POÉSIE  
Hugues Corriveau

**L**U RÉCEMMENT, dans *Lignes de force* de Marc Vaillancourt, paru aux Éditions Triptyque, ce vers effrayant : «Le ressort des dentiers de l'amour» ! Dans ces moments des lectures douloureuses, on se prend tout à coup à désespérer un peu de la littérature, de la poésie, de ce qui fait qu'on aime la langue. Et puis on se reprend, on se dit que tous les auteurs ne peuvent pas être aussi bêtes, que tous ne peuvent pas écrire des inepties insondables comme ailleurs dans ce même recueil : «L'autoroute imberbe / déboutonne ses tirets jaunes» ! Et avec une espèce d'acharnement, on se remet à lire et on se surprend à aimer de nouveau la poésie de certains ou de certaines. Ainsi en fut-il cette fois-ci avec les recueils de Paul Chanel Malenfant, de Geneviève Amyot ou de Monique Deland. Ils ont tous pensé cette plaie vive que l'insignifiance troue dans la passion.

## «Visite en nécropole»

Geneviève Amyot déambule, sous la lente oraison de ses voix intérieures, de lettre en lettre, à travers les chagrins crus ou l'accablement des pertes à jamais insondables. *Je l'écrirai encore demain* n'est pas, à proprement parler, un recueil de poésie, loin s'en faut, mais pourtant, à chaque phrase, à chaque mot, à chaque image, la charge émotive d'une poésie lancinante et belle, de celle qu'on aimerait trouver dans les meilleurs poèmes, porte cette prose épistolaire à un point d'achèvement qui bouleverse. Il y a dans ce livre un pur bonheur d'écriture, une pure joie de la lettre accomplie, dans la passion des mots, jusqu'au moment extrême du détachement souverain. Les adresses de Geneviève Amyot questionnent l'aigu de la disparition, l'insondable énigme du corps en allé dans la mort à jamais irréconciliable. Visitation sur le thème de la petite mort inépuisable, chaque lettre tranche dans le désespoir de voir l'autre, sous la terre, disparu. Sorte d'«humoresques» langoureuses, cette suite de lettres donne à penser l'irréparable de la déroute qui vient à l'âme de voir les autres partis, «la grande gravité des petites choses, leur charge de tendresse et de songe [...]» (p. 12) que suppose la proximité

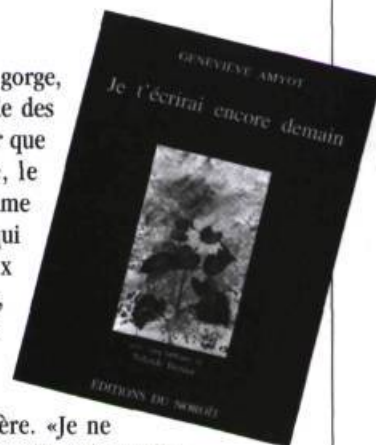
inéluçtable de la disparition. Geneviève Amyot se tient en ce moment exact de l'angoisse, en

[...] *cette tristesse au matin quand le cœur est à la baisse, quand le cœur presque n'y est plus et que seule nous incite une certaine conduite qu'il faut encore nommer passion.* (p. 44)

L'innommée mort du monde, dans le fracas de la gorge, crie, désespérée, parce que le moment se dépeuple des êtres aimés. Les choses quotidiennes mordues, pour que d'elles surgissent l'aboutissement de la peine, le délabrement des sentiments meurtris. Il y a là comme une charité chrétienne du regard posé sur ceux qui vivent, simplement, dans l'ampleur, amoureux d'exister : les enfants noyés d'odeurs et de dévotion, les autres dans l'égarement vif des corps à corps et de la mort. Il y a là une inquiétude féroce, comme une culpabilité d'exister et une jouissance égale de ressentir l'émoi des sensations douces de la matière. «Je ne pourrai jamais m'arranger en douce avec la précarité» (p. 91), dit-elle quelque part, et cette conviction lui fait goûter les joues douces, les mitaines gelées, les hivers de neige qui entrent dans la maison avec les enfants revenus de l'école, la couleur du fleuve qui craque dans le printemps. Voilà un texte qu'il faut relire tranquille pour que le deuil ait, pour nous aussi, un goût de fourneau et de cramoisi dans les dentelles des robes.

## «Images totémiques»

Et dans le même ordre d'idée, une nouvelle auteure vient, comme s'il s'agissait aussi pour elle de contrer le malheur, parler doucement des choses du monde, de ses filles, des lits de campagne, des jeux du corps doux auprès d'un feu, quand la nuit, si près, pourrait bien s'appeler la mort. Monique Deland nous offre, aux Éditions Trois, *Géants dans l'île*, un premier recueil



étonnant de justesse, qui révèle une voix, sans aucun doute une œuvre qui vient de commencer. «Mes deuils sont installés aux quatre coins de ma vie et tout ce qui s'agite entre eux n'est que vaines tentatives de réanimation» (p. 17), souligne-t-elle ; mais il ne faut pas se fier à ces désespoirs relatifs qui, comme chez Amyot, trouvent dans la quotidienne émergence l'urgence d'un appel à jamais ancrée en soi et qui dévie le malheur de son cours, qui dévie le désespoir à travers la matérielle évidence de ceux qui restent et qui canalisent la charge affective. Et dans la plus petite chose du monde, Monique Deland (comme précédemment Geneviève Amyot) semble trouver le lieu palpable de la tendresse suffisante :

*Je place au fond de ma poche, une plume d'oiseau que j'ai sauvée des piétinements aveugles. Je la garde toute proche, prête à calmer l'envie que mes doigts ont souvent de caresser un trésor.* (p. 21)

Car il faut bien transgresser les limites insondables des peines qui tiennent le cœur comme une proie active, inassouvie ; il faut bien se donner le monde malgré ce qui au fond du cœur pourrait nous empêcher d'habiter ou la passion, ou le rêve, ou l'illusion, ou le simple désir du souffle premier :

*J'entends pleurnicher mes filles dans le sentier. Ma mère serre trop fort. Écrase leurs doigts, leur main. J'enfouis les miennes dans mes poches ; elles saignent du même souvenir. Partout, mon corps enterre ses douleurs.* (p. 58)

Petites misères qu'il faut bien savoir apprivoiser, tel un veneur devant la passion du vol, terrible mémoire qui tend vers le sol la tension. Voici donc un recueil de textes en prose, sorte d'oraison mortuaire au père mort, quand du désir persistent toujours les dédicaces de la mémoire.

### «Comme les choses définitives»

Paul Chanel Malenfant signe, avec *Hommes de profil*, son livre le plus sobre, dans la déhiscence heureuse, pourrait-on croire, d'une espèce de bonheur réconcilié. Puisque «dans la cour, on a ratissé le sang» (p. 13), ou que «la beauté poreuse est prise au vol» (p. 17), ou que «l'eau ressemble à la main qui la verse» (p. 20), le poète ouvre cet œil qui fait foi de tout, ce regard reposé, telle une plaie guérie, sur le spectacle des vivants. Très beau recueil également que celui de Malenfant, beau parce que plongé au cœur vif de ce qui compte dans la moindre minute du jour, attentif :

*[...] à la pensée de la première cigarette, aux phrases bercées au fond d'une tasse à l'éclosion des hirondelles entre les automobiles.* (p. 21)

Et s'il lui faut parler de la mort, la confronter comme en ces deux recueils précédents, le poète dira de façon fulgurante : «un nuage de lait suffit à l'idée du deuil» (p. 25). Et la qualité d'un recueil tient souvent à ces phrases si simples, mais qui nous coupent le souffle, qui portent en elles l'exacte raison d'être de certaines voix :

*Une seule image pour la représentation du bonheur.*

*Tôt levées, des mains dans le matin.*

*Le monde est ainsi fait.* (p. 30)

Certains accents de ce recueil rappellent un de ses meilleurs livres, *Le siècle inachevé* (paru de façon un peu occulte chez ÉDITEC à Rimouski en 1989, et que l'auteur aurait intérêt à rééditer au Noroît), par son côté émotionnel :

*Une telle étendue avant le mot cœur. Je marche dans les parages des hommes parmi les néons et les gageures, jusqu'aux lignes des métros où se taisent les violoncelles. Cinq heures du soir. Vois : voltage, entre les rails. Il suffit d'une passagère aux bracelets d'ivoire, d'un livre abandonné sur un siège, d'un tricot d'enfant dans un sac de papier : la terre continue sa course. Pensée adolescente. Tu ne peux pas boire les larmes de cette fille ni cette tige de lumière qui te coupe la paupière.* (p. 54)

Cette réalité immédiate est revendiquée comme un paysage qui porte la vigueur de l'âme au-delà de la peur. Transitive, la parole fait office de couvre-feu, de cri d'alarme devant le besoin à tout prix de se donner la chance du monde. Une épreuve conçue dans ce risque toujours imparable qui consiste à garder la réalité à l'œil pour en supporter la cruauté : «Sous la peau, de la peau se plaint. Que faire de ce vaste étalement quand l'étendue entre en douleur ?» (p. 57) Et l'œuvre de connaissance tient la mort lente du corps à distance, en scrute dans la parole les palpables démentis. Et l'art, et les tableaux, et les aquarelles, et les musiques qui montrent toutes, figée la lisse perpétuité immobile de la fatalité, fascinent le poète qui en perce toujours un peu plus loin les dérives de soleil, les portées d'oiseaux ou de chants. Sinon, volontairement dehors, immergé dans la vie, le poète passe «des heures creuses aux terrasses», observe «le passage, rue transversale, / un vêtement de laine [qui] bascule dans le bleu» (p. 43). L'art ou la réalité sont ici des lieux d'inscription coupant à vif dans le doute que la mort vient semer dans l'esprit attentif. En ces textes, Malenfant parvient au bord de cette route improbable qui s'ouvre sur l'abîme de Dieu, sur la terrible profondeur *de l'après*. En vers libres ou en prose, parmi «Les silences anonymes», conviant des «Fils» qu'il «imagine», il reconnaît que «[...] côte à côte les pères sont alignés comme de grandes choses chaudes» ; et cette paternelle rectitude pourrait bien être le chiffre même de ces textes que, au seul son de la mort, le poète oppose comme une réconciliation.

